

# TRACTS GALLIMARD V

Avril 2020

## Sommaire

Chloé Morin	A quel moment ? .....	2
Marion Muller-Colard	Lettre à Lucie .....	6
Christian Debry	Combien vaut une vie ? .....	11
Régis Debray	Le dire et le faire.....	17
Patrice Franceschi	Bonjour Monsieur Orwell.....	21
Gwenaëlle Aubry	Se souvenir des confins .....	26
Anne Nivat	Des pays en guerre .....	30
Gaspard Koenig	Ralentir .....	34
Claire Chazal	Information de crise .....	40
Thomas Snégaroff	La culture de l'inculture .....	44

<http://www.gallimard.fr/Catalogue/GALLIMARD/Tracts>

Chloé Morin

A quel moment ?

# CHLOÉ MORIN À QUEL MOMENT ?

  
**TRACTS**  
**DE CRISE**  
GALLIMARD

9 AVRIL 2020 / 20 H / **N° 41**  
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

**C**omme vous, je suis maintenant confinée depuis plus d'une semaine.

**Je me lève, je me couche, je dors, je mange. Je me lave les mains.**

Je range, je regarde la TV, je lis. Je me lave les mains.

Je Whatsapppe, je Facebooke, je Telegram, je Zoom, je Skype, je Facetime... Je me lave les mains.

J'allume la radio, j'ouvre la fenêtre, je fais signe à la voisine d'en face – première fois depuis trois ans que je vis ici... Je me lave les mains.

Je descends les poubelles. Je me lave les mains.

Je fais des petits ronds en courant dans le quartier pendant l'heure réglementaire. Je me re-lave les mains.

Je ne sais pas vous, mais à force de lire, d'écouter, de regarder reportages et témoignages se succéder, un étrange malaise s'est imposé. Comme un sentiment que quelque chose ne colle pas. Qu'on a oublié un truc.

En regardant « la vague » monter, en écoutant les cris d'alarme et de détresse de nos soignants, une question s'impose peu à peu dans mon esprit : que sommes-nous devenus ?

À quel moment avons-nous décidé que nous n'avions pas les moyens de payer pour que l'Hôpital puisse tous nous soigner ? Chacun hurle au scandale, applaudit à sa fenêtre – moi comprise –, donne de l'argent pour soutenir infirmières, médecins, urgentistes... mais que n'avons-nous pas mis ce sujet au sommet de nos priorités lors des élections ? Que je sache, les partis politiques qui promettaient davantage de moyens pour nos soignants n'ont jamais été plébiscités.

Nous faisons semblant de découvrir la notion de « tri », comme si cette logique terrible de rationnement des soins n'était pas déjà à l'œuvre, de fait, dans certains endroits où la pénurie de moyens est particulièrement sévère, et les personnels particulièrement débordés.

À quel moment avons-nous décidé de laisser nos anciens mourir en boîtes hermétiques ? L'hécatombe à venir dans les EHPAD nous rappelle qu'avec eux, au nom d'une vie qui va trop vite, une vie trop pleine – pleine de travail qui épuise, d'enfants, d'amis, d'emmerdes qui volent en escadrilles – nous avons sacrifié une part de notre humanité.

Et je ne jette la pierre à personne. Je n'ai pas de leçon à donner, moi qui n'étais pas là lorsque mon arrière-grand-mère s'est éteinte, à 98 ans, en maison de retraite. Une maison que je trouvais angoissante, inhumaine, qui ressemble pourtant à des milliers d'autres, et où les personnels font de leur mieux pour accompagner ces vieux que nous ne voulons plus voir. Quand je pense à elle, j'ai honte. Elle qui triait les déchets avant qu'on se rende compte que c'était du bon sens. Elle qui avait connu la guerre, m'avait raconté la grippe espagnole, qui n'a jamais eu une vie facile mais qui ne savait pas se plaindre. Elle qui grimpait dans la montagne chaque jour pour faire la classe aux enfants des paysans du coin, pour qui instruire était un

honneur, voter une fierté. C'est sûr, en y repensant, on a perdu un truc en route. J'ai honte de ce que nous sommes devenus.

À quel moment avons-nous décidé que la recherche de produits toujours moins chers méritait de sacrifier notre indépendance, notamment en denrées et produits stratégiques ou essentiels comme les médicaments ou les denrées alimentaires ?

À quel moment avons-nous accepté que les fonctions économiques essentielles – protéger, soigner, nourrir – soient reléguées à des « invisibles », dévalorisées socialement comme méprisées financièrement ?

À quel moment avons-nous commencé à céder des petits bouts de notre humanité, au nom d'une sécurité que nous croyons supérieure si nous laissons mourir les réfugiés à la mer, ou au nom d'une consommation effrénée que seule l'exploitation de nos semblables rend possible ?

À quel moment avons-nous décidé de nous détourner de la participation aux choix collectifs, de nous désintéresser de la Politique et du débat public ? À quel moment avons-nous cédé à la tentation de « cultiver notre jardin », chacun chez soi, chacun pour soi, en déléguant les choix qui s'avèrent aujourd'hui vitaux à d'autres, les « politiques », les « élites » – pour mieux les blâmer de ces échecs et de ces manquements qui sont avant tout le produit de nos lâchetés ?

Le confinement ressemble de plus en plus à un voyage en absurdie. Un pays où nos boucs émissaires traditionnels – la faute à l'Europe, la faute aux politiques, la faute à l'étranger, la faute aux assistés, autant de mirages si utiles – ont tous pris la tangente.

La colère monte, vis-à-vis des autorités qui n'ont « pas anticipé », « pas vu venir », qui « nous mentent », mais si nous sommes un instant honnêtes avec nous-mêmes – nous en avons désormais le temps, mais en avons-nous la force ? – nous sentons bien que cette colère-là est aussi vaine que stérile. Et au final, le confinement fonctionne comme un miroir, qui nous pointe le responsable de la somme des absurdités qui nous pètent à la figure.

Du fond de nos prisons respectives, nous retraçons le chemin, parcourons le fil des années passées, ce lent glissement qui nous a conduits jusqu'ici. Est-ce Maastricht ? La mondialisation ? Reagan et Thatcher ? La Chine ? Trump ? Est-ce le référendum de 2005 ? Quelle élection est responsable ? Quelle loi ? Quel Président ? Quelle mesure pourrait bien venir expliquer que nous soyons aujourd'hui confrontés à un monde qui ne ressemble en rien à celui que nos parents avaient rêvé, et à une société que nous avons de moins en moins envie de léguer à nos enfants ?

Quelle ironie que la pandémie nous inflige la multiplication à l'infini d'un geste qui pourrait être, finalement, la métaphore de ce que nous avons été ces dernières années : un peuple qui se lave les mains de l'essentiel, pour ne pas avoir à l'affronter. Pour ne pas être contraints de s'interroger sur le sens de ce que nous avons fait, et sur ce que nous sommes devenus.

Métaphore de renoncements. De nos petites. Nos mesquineries. Nos contradictions assumées. Nos accommodements plus ou moins grands avec la vérité. Nos pannes de courage. Nos cas de conscience remisés sous le tapis. Nos égoïsmes. Nos « on verra plus tard ». Bref, toutes ces petites choses dont nous nous sommes, individuellement et collectivement, lavé les mains et qui nous pètent à la gueule aujourd'hui.

Comme le disait Boris Cyrulnik, ce que nous vivons n'est pas une crise. Car après une crise, la vie reprend comme avant. Ce que nous vivons, c'est une catastrophe.

Dès lors, il va falloir faire un choix : s'accommoder de vivre avec la honte – plus ou moins bien camouflée sous l'activité, sous la fête, sous un boulot qui nous emmerde, sous des enfants envahissants, sous des projets plus ou moins chouettes, des inquiétudes du quotidien... – d'être responsables de ce monde-là. Où trouver la ressource morale, le courage, d'en tirer quelques conclusions. Et d'essayer, en commençant par soi, de changer tout ça.

**CHLOÉ MORIN**

*Je ne sais pas vous, mais à force de lire, d'écouter, de regarder reportages et témoignages se succéder, un étrange malaise s'est imposé. Comme un sentiment que quelque chose ne colle pas. Qu'on a oublié un truc.*

CHLOÉ MORIN

DIPLÔMÉE DE SCIENCES PO ET DE LA LONDON SCHOOL OF ECONOMICS, CHLOÉ MORIN EST SPÉCIALISTE DE L'ANALYSE D'OPINION ET DE LA COMMUNICATION PUBLIQUE. ELLE A ÉTÉ CONSEILLÈRE OPINION DU PREMIER MINISTRE DE 2012 À 2016, ET EST AUJOURD'HUI EXPERTE ASSOCIÉE À LA FONDATION JEAN-JAURÈS ET VICE-FONDATRICE DE SOCIETING.

9 AVRIL 2020

Marion Muller-Colard

Lettre à Lucie

MARION  
MULLER-  
COLARD

LETTRE  
À LUCIE

  
**TRACTS**  
**DE CRISE**  
GALLIMARD

10 AVRIL 2020 / 10 H / **N° 42**  
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

**C**hère Lucie,

**Vous ne me connaissez pas, et moi-même, je ne sais que peu de choses de vous. Je fais partie de la cellule éthique de soutien créée par l'Espace de Réflexion Éthique de ma région, pour accompagner le personnel hospitalier au cœur des vagues annoncées de l'épidémie.** C'est à ce titre qu'est arrivé sur mon bureau un formulaire de saisine que vous avez rempli avec soin, renseignant point par point tout ce qui vous était demandé, nom, prénom, fonction, service, établissement... De là, je sais que vous êtes infirmière.

Il ne vous a pas échappé que par les temps qui courent, on ne tarit plus d'éloges à l'égard des « soignants ». Pardonnez-nous de vous balloter, au gré des circonstances, de l'invisibilité à la surexposition. Seulement nous avons peur pour nos vies et votre dévouement est notre seule chance.

Or, dans cette étrange période, où est relégué au second plan ce qui ne relève pas de la survie, je crains que votre message ne passe inaperçu, Lucie. Sans doute participez-vous à sauver des vies, vous aussi. Mais ce que je sais de vous, et qui me touche au plus haut point, c'est que vous cherchez aussi à sauver des morts.

Je ne vais pas vous mentir : lorsque je suis tombée sur vos lignes manuscrites qui résumaient la raison de votre saisine, je n'en ai pas immédiatement perçu l'urgence et la nécessité. Vous écriviez ceci :

*Avant son transfert à la morgue, le brancardier a mis la valise sur le corps de la patiente décédée. [...] Le décès n'exclut pas, selon nous, le respect du corps. En tant que soignants, nous ne pouvons pas accepter un tel manque d'humanité !*

Avant la vôtre, une autre saisine déplorait le retour à domicile d'un patient que l'encombrement du service ne permettait pas d'admettre en réanimation, et que la famille reprenait chez elle pour l'y voir mourir. Un médecin écrivait sa détresse de n'avoir pu sauver, faute de places encore une fois, deux patients qu'en temps ordinaire il aurait eu les moyens de conduire jusqu'à la guérison. Une psychologue s'alarmait des conséquences, pour un patient porteur de lourds handicaps, d'être privé des visites de son épouse ; elle s'inquiétait du syndrome de glissement que ce manque affectif, incompréhensible pour cet homme, commençait à produire chez lui. Alors, Lucie, cette histoire de valise... J'ai tourné la page et replongé dans des questions qui me paraissaient autrement plus vitales.

Première erreur de ma part : confondre vital et essentiel. Les temps qui courent, parce qu'ils courent, précisément, participent fort à cette confusion. Je vous demande pardon Lucie, mais aussi : j'en appelle à votre indulgence. De l'indulgence, il nous faut en avoir des réserves, car nous n'avons pas fini de devoir y puiser, pour les autres et pour nous-mêmes, lorsqu'il faudra nous réveiller de ce long cauchemar dans lequel le sentiment d'urgence nous aura bien souvent hypnotisés. Nous aurons fait des erreurs, et j'espère en ce nous dans lequel chacun aura l'humilité de reconnaître sa part, en faisant aveu de ce besoin fondamental de

l'indulgence des autres – oui, il sera encore temps, le « jour d'après », de nous sentir fragiles, fragiles ensemble devant le jugement comme nous l'avons été devant le virus.

J'ai donc, Lucie, dans un premier temps, négligé votre cri du cœur ponctué d'un point d'exclamation – là où la plupart des autres saisines s'ouvraient sur un abîme de points de suspension.

Seulement voilà : ces quelques lignes manuscrites sont revenues danser sous mon crâne, s'infiltrer obstinément entre deux pensées décousues, et quelque chose m'empêchait d'en tourner pour de bon la page. Vous êtes devenue, de jour en jour, l'insistante Antigone de mon quotidien. Pour un peu vous étiez là, physiquement, replaçant votre saisine sur le haut de la pile, croisant les bras, surplombant mon bureau ; point d'exclamation vivant et finalement, ineffaçable. Je tentai alors de vous opposer que, pour ma part, je ne serais pas si scandalisée à l'idée qu'on transporte ma dépouille en la chargeant d'une ultime valise, après tout. « Qui sait si sous la terre on juge comme nous ? », répondiez-vous avec Sophocle.

Et comme Antigone était devenue, le temps d'un voyage, les yeux d'Œdipe, vous devîntes, Lucie, ma lumière.

C'était pourtant avant qu'un nouveau décret, en date du premier avril, interdise formellement les toilettes mortuaires pour les « défunts atteints ou probablement atteints du Covid-19 », et que ces derniers fassent l'objet d'une « mise en bière immédiate ».

(« Mais j'obéis, prudente, à la nécessité », soupirait Ismène.)

Alors affluèrent les protestations, dont la plus véhémement :

*Aucune aide soignante ne peut enfermer un cadavre sans avoir honoré cette dépouille humaine !!*

*J'ai dit et je redis aux équipes que je suis disponible 24 heures sur 24 pour venir faire les toilettes des défunts au centre hospitalier, s'il le faut. Il est sûr que le soignant saura faire de la résistance éthique pour que chaque personne reçoive le respect et la dignité minimale lors de son décès. Antigone, où es-tu ?*

Antigone était là, bras croisés dans mon bureau. Elle était dans tous ces messages qui remontaient non seulement des soignants, mais aussi des médecins, et j'imagine encore, dans les pleurs amers des familles qui ne parvenaient pas jusqu'à moi.

Elle redisait quelque chose de plus vieux qu'elle, de plus vieux que Sophocle qui lui prêta sa voix : un socle anthropologique qui fait partie des rares fils rouge de l'humanité, unanime pour prendre soin de ses morts depuis, au moins, Néandertal. Car, comme le dit Ricœur, « ce n'est peut-être que face à la mort que le religieux s'égale à l'Essentiel et que la barrière entre les religions, y compris les non-religions [...], est transcendée. Mais parce que le mourir est transculturel, il est transconfessionnel, transreligieux en ce sens : et cela dans la mesure où l'Essentiel perce la grille de lecture des “langues” de lecture ». Ricœur sait qu'il est peu d'expériences humaines devant lesquelles nous parlons une langue atemporelle et universelle, et que ce fait-là rejoint un autre « fait certain : on ne se débarrasse pas des morts, on n'en a jamais fini avec eux ». Cela mérite le plus grand soin et la plus grande vigilance – ne faut-il pas garder, dans la double perspective de protéger et de transmettre, ce qui nous rend également humain par delà les inégalités du monde et de l'histoire ?

*Ce n'est pas une loi d'aujourd'hui, ni d'hier*

*Qu'un instant abolit comme un instant la fonde,*

*Mais l'éternelle loi plus vieille que le monde !*

Face à la confusion que génèrent inévitablement les situations de crise, acceptant de perdre quelques repères et d'en connaître une sorte de vertige, vous avez, Lucie, ressenti qu'une chose pourtant ne pouvait pas se perdre, qui endiguait le chaos et l'empêchait de tout emporter avec lui : cette éternelle loi plus vieille que le monde de respecter nos morts.

Et cela vous honore. Car nous sommes, en vérité, dépouillés devant les dépouilles. Toute croyance mise à part, il ne nous reste, devant elles, que leur inclassable identité et un précieux embarras devant cette impossible identification. Qui pourrait dire si nous nous trouvons devant une chose ou une personne ? Un fait certain, pourtant : le visage est clos et plus aucun regard ne pourra poser sur nous l'ombre d'un jugement. Ce visage clos pourrait faire écran : on trancherait alors en faveur d'une chose, qui ne mérite finalement pas davantage d'attention qu'un pneu crevé sur le bord de la route. Ou bien ce visage clos fera miroir, et cet ultime état d'un corps humain sans défense convoquera notre conscience. Car devant un mort, on est seul et face à toute l'humanité. On est seul, mais la paradoxale présence du mort nous renvoie à ce que Hannah Arendt appelle « la différence intérieure », ce dialogue avec « l'autre en soi ».

Cet asymétrique vis-à-vis entre deux présences humaines, l'une vivante et l'autre morte, n'est-il pas, en vérité, le plus haut lieu de rendez-vous de la conscience ? Car comment démêler, dans mes autres vis-à-vis, ce qui relève de ma conscience en propre de ce qui relève de ma crainte du jugement, ou de mon espoir d'être bien jugée ? Personne n'était là pour s'indigner, Lucie, que vous ne vous indignassiez point. Et votre indignation, à elle seule, rend toute sa dignité à ce corps dont le respect vous préoccupe.

Et en saisissant votre stylo, en remplissant ce formulaire, ce n'est plus seulement pour le corps de cette femme que vous appelez le respect, mais pour l'exercice de ce dialogue intérieur dont Arendt dit qu'il peut « prévenir bien des catastrophes, tout au moins pour moi-même, dans les rares moments où les cartes sont sur table ». Quand, aussi bien qu'aujourd'hui, les cartes sont-elles sur table ? Dans ce « rare moment » que nous vivons, où l'on remâche la formule « rien ne sera plus comme avant » (sans bien s'entendre sur le fait qu'il faille ou non s'en réjouir), vous avez, Lucie, saisi un fil d'humanité, et suturé l'avant et l'après d'un soin que vous nous portez à tous. Pour cela, je voulais vous dire merci.

**MARION MULLER-COLARD**

1. Paul Ricœur, *Vivant jusqu'à la mort*, Seuil, 2007.

2. Hannah Arendt, *Considérations morales*, Rivages poche, 2018.

*Dans cette étrange période, où est relégué au second plan ce qui ne relève pas de la survie, je crains que votre message ne passe inaperçu, Lucie. Sans doute*

*participez-vous à sauver des vies, vous aussi. Mais ce que je sais de vous, et qui me touche au plus haut point, c'est que vous cherchez aussi à sauver des morts.*

MARION MULLER-COLARD

NÉE EN 1978, MARION MULLER-COLARD EST THÉOLOGIENNE, ESSAYISTE ET ROMANCIÈRE. ELLE A PUBLIÉ, ENTRE AUTRES, *PRUNELLE DE MES YEUX ET BOUCHE COUSUE* (GALLIMARD JEUNESSE) ; *LE PROFESSEUR FREUD PARLE AUX POISSONS* (LES PETITS PLATONS) ; *L'AUTRE DIEU ET LE COMPLEXE D'ÉLIE* (LABOR ET FIDES) ET, DERNIÈREMENT, *WANTED LOUISE* (GALLIMARD). ELLE EST MEMBRE DU COMITÉ CONSULTATIF NATIONAL D'ÉTHIQUE POUR LES SCIENCES DE LA VIE ET DE LA SANTÉ.

10 AVRIL 2020

Christian Debry

Combien vaut une vie ?

CHRISTIAN  
DEBRY

**COMBIEN  
VAUT UNE VIE ?**

HÔPITAL HAUTEPIERRE, STRASBOURG,  
24<sup>e</sup> JOUR

  
**TRACTS  
DE CRISE**  
GALLIMARD

10 AVRIL 2020 / 20H / **N° 43**  
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

**8** avril 2020.

**7<sup>e</sup> étage de l'hôpital Hautepierre, hôpitaux universitaires de Strasbourg.**

**Depuis le service de chirurgie ORL et cervicofaciale.**

**24<sup>e</sup> jour...**

Tout est né, comme une rumeur, lointaine, dans un marché ouvert dont personne ne connaissait le nom, pratiquant un commerce criminel d'animaux sauvages, dans un pays par ailleurs avide de supplanter les autres nations en sacrifiant un peu plus la terre des hommes.

Une poussière biologique, un microbe pangolien dirait-on si ce n'était un virus, vint gripper la face du monde, lui laissant trop peu de temps pour se défendre face à cette abrupte attaque.

C'est ainsi que l'intense déflagration s'est révélée, prenant sa source dans l'infiniment petit, l'insignifiant, le dérisoire.

Elle s'amplifiait pourtant cette rumeur covidienne, mais regard perdu sur le relief voilé des Vosges par la fenêtre ouverte plein sud de mon bureau, rien ne pouvait encore me sembler plus lointain, plus abstrait. Un vent mauvais soufflait déjà que nul ne percevait encore vraiment. Je lisais ce sourd grondement. Les analyses contradictoires des médias fusaient, cherchant dans le labyrinthe des nouvelles déferlantes une hypothétique porte de sortie vers la vérité. Les alertes scientifiques aux contenus inquiétants sonnaient dans ma boîte mail avec plus de force chaque jour, irriguées par les analyses de quelques spécialistes crédibles auxquels on donnait alors la parole, avant qu'ils ne deviennent légions et que leur légitimité sur le sujet ne se dilue dans le nombre d'intervenants surmédiatisés.

J'avais encore un doute à cette époque lointaine, et à peine commençai-je à me faire une opinion que la créature déferla sur l'Alsace, s'engouffra par les portes, les fenêtres et se dissémina dans l'hôpital, expulsée par le toucher, les embrassades d'une congrégation religieuse qui, invoquant le Seigneur, en reçut la gifle magistrale dont le souffle n'a pas fini de se propager.

Rien non plus de ma personne ou de ma fonction ne pouvait être plus insignifiant dans la gouvernance de la marche autistique du monde. Une chefferie de service chirurgical dans un centre hospitalo-universitaire, l'un de ces lieux au monde où l'on ne parle d'argent que pour supplier d'en obtenir un peu plus pour mieux soigner, dans ces lieux abîmés par tant d'années de gestion oppressante.

La santé, ce bien immatériel, patrimoine commun à tous et inaliénable, mal irrigué par les incessantes amputations budgétaires des gouvernements successifs, maîtresse délaissée mais toujours aimante, allait revenir dans tout son éclat à l'appel affolé de son dédaigneux amant. Son cœur est une toile maillée des convictions profondes des soignants dont les fils arachnéens, tissés par la dispensation des soins, la souffrance des patients, la confrontation permanente avec la mort et l'espoir, n'ont jamais lâché.

On le sentait arriver ce vent mauvais mais on en doutait encore. Le corps des soignants était dans la boue, mais le sol tenait ferme sous leurs pieds. Ils purent donc lutter. À l'unisson, personnel et institution réagirent d'abord lentement puis, à l'instar d'un mastodonte sidéré et violenté par l'événement initial, avec une force et une conviction peu commune. Ils opposèrent à l'insignifiant maintenant signifié, une résistance d'emblée farouche.

Ce fut d'abord au sein du service une communication très rapide pour tenter de freiner l'affluence des patients dans les consultations, de la réguler avant de tout stopper pour éviter au maximum la propagation du virus. L'afflux dans les réanimations n'était que les prémices de la catastrophe à venir qui possédait maintenant un visage : celui de patients fiévreux, toussant, manquant de souffle puis d'air. Et d'heure en heure, diffusés par l'institution, les chiffres bruts tombaient, de plus en plus alarmants, de malades hospitalisés dans un état parfois dramatique, transférés au plus vite en réanimation.

Le torrent en crue, dont les eaux ne faisaient que commencer à monter, était alimenté par les violents orages en amont, ceux de l'avant confinement, des jardins publics pleins de vie et d'une insouciance dont je ne peux croire avec le recul qu'elle n'était pas en partie feinte, ultime désir de liberté avant l'enfermement. On plaisante plus facilement avec la mort quand on ne la voit pas. J'en ai pris la pleine conscience lors de discussions lunaires organisées par vidéoconférences par nos sociétés savantes. Alors que nous étions emportés par le souffle du cyclone, les entretiens tournaient autour de précautions et de débats déjà dépassés, de convictions obsolètes. Il est difficile d'entendre le cri du noyé lorsque l'on est trop loin de la rive, et le message de détresse adressé et diffusé à cette occasion put je l'espère en partie convaincre certains de se prémunir contre cette lame de fond encore trop virtuelle pour eux.

Des recommandations alimentées par la valse incessante des messages alarmistes affluèrent de tous les horizons, local, national, international. Elles fusaient comme des éclats de projectiles. Il fallait en extraire une vérité encore incertaine, immédiate, imposant de tout analyser et de décider dans l'urgence.

Oui, c'est une guerre. Les termes sont exacts, ils ne sont pas exagérés. Comment qualifier autrement la lutte contre cette nouvelle zoonose, ce virus, cette « grippette » comme certains l'ont nommé avec une remarquable clairvoyance, cette situation inédite sur trois ou quatre générations pour les plus jeunes, le face à face avec un ennemi qui se propage à une vitesse planétaire, tuant d'abord nos anciens pour se hâter avec morgue de descendre l'âge moyen de la pyramide des âges, obligeant à confiner plus de la moitié de la population mondiale, changeant toutes nos habitudes, détruisant l'économie, paupérisant les plus faibles, affolant les plus anxieux et risquant de déséquilibrer les liens familiaux.

Il nous fallait descendre l'échelle des âges plus vite que ce corona, reculer, atermoyer et décrocher encore, sacrifier les consultations en ne conservant que les malades graves, puis paralyser tous les blocs sans distinction, décaler les semi-urgences. Ne garder que l'essentiel était le mot d'ordre jusqu'à ce que l'essentiel ne puisse plus contenir le torrent de patients qui alimentait en flot continu les

réanimations. Dos au mur, il ne subsistait que les urgences absolues. La guerre de tranchée fut alors instaurée. Il ne fallait plus reculer. La dégradation des soins ébranla nos convictions et notre éthique, mais l'édifice résista et nous pûmes sans relâche le consolider. La force du torrent devint maximale, mais les digues jour après jour purent être surélevées, les postes de réanimation additionnés, les patients transférés sur le territoire, les unités des services de médecine et de chirurgie transformées en lits d'hospitalisation, tout le personnel paramédical et médical réaffecté dans un élan magnifique. Ce fut jusqu'à ce jour comme un Sabbat où tous furent mis à contribution pour encercler Thanatos.

Il fallut tout réinventer, anticiper, innover, structurer les réseaux, devenir puissamment transdisciplinaire, garder la mesure en toutes choses et reconnaître son ignorance. Là où tout habituellement prend du temps dans les décisions, nous pûmes nous organiser dans une fluidité presque irréaliste, chacun fermement ancré à son poste et dans sa fonction. Bien entendu, il y eut quelques sceptiques, irascibles, frileux et contestataires de l'évidence, mais ils furent emportés et dissous dans la turbulence de l'urgence.

Les patients un peu moins urgents furent reportés à huit ou quinze jours, nos programmes faits et refaits en permanence, hésitant, imposant, se réfutant, revenant sur nos décisions le plus souvent collégiales, pour les abandonner une heure plus tard devant la poussée du fléau. Dans ce combat, l'immédiateté temporelle s'affirme comme une entité absolue, et le futur proche comme une abstraction non contrôlable.

Je me rive aux chiffres envoyés deux fois par jour par l'institution, les notant au crayon sur une feuille comme un écolier, avec en abscisse le temps et en ordonnée le nombre de patients hospitalisés ou en réanimation, calculant la tangente, scrutant une faiblesse de la courbe, espérant que les simulations mathématiques du pic seront conformes aux prévisions, dans l'espoir d'un ralentissement prochain, trois semaines après le confinement, intervalle attendu avant de prouver son efficacité.

Tout tient encore à ce jour. Momentanément vulnérable, la résilience fera son chemin.

Comme une vague nitescente, c'est chaque jour le réconfort donné par les aides-soignants aux patients, leur café chaud du matin, la verve des brancardiers qui les transitent, la course des infirmières en tous sens, l'efficacité remarquable des cadres de santé. Mais aussi les externes qui découvrent à l'état brut le monde hospitalier dans une mobilisation sans précédent, augurant par leur capacité d'adaptation une génération nouvelle dont la vocation n'est plus à démontrer. Ce sont les internes s'investissant dans un service qu'ils ne reconnaissent plus, capables d'entrer dans une chambre, d'y découvrir leur premier mort, puis de passer dans une autre pièce sans s'effondrer tout en gardant leur empathie, distanciant le propos afin de le relativiser. Ce sont enfin les seniors irrigués par ce tourbillon de compétences et cette résonance émotive.

Ainsi, dans le désarroi, la difficulté et la mort, le Covid-19 présente-t-il un double masque vénitien, d'un côté le rictus moqueur et accablant face à nos

manques dans cette lutte, et de l'autre le sourire d'espérance d'une prise de conscience pouvant infléchir la marche du monde vers l'ère du raisonnable.

Rien ne sera plus comme avant. La perception de notre finitude s'expose inopinément face aux hospitalisations ou aux décès de tant de proches, elle ne peut plus être pudiquement rejetée dans les coulisses de la vie ordinaire.

Les limites de la perfection technique acquise s'émoussent dans cette urgence quotidienne. Il va falloir après l'ouragan apprendre à redécouvrir le sens de la fin de vie, tenter de vivre plus apaisé avec elle. Et mettre à bas la techno-mort, ne plus parler d'homme augmenté ou je ne sais quelle stupidité : les mourants ne peuvent affronter la violence de l'agonie que s'ils savent qu'ils comptent aux yeux de ceux qui les entourent, pas aux yeux des machines les suppléant. Ils demandent de l'empathie et de l'humilité, pas de l'intelligence artificielle.

Quand un homme souffre, il ne pense pas à son compte en banque, à son prestige, à sa position, à sa voiture écrasante, il pense qu'il a mal et qu'à l'hôpital, des personnes vont le prendre en charge avec humanité et compétence.

Combien vaut une vie ?

En ce jour d'écriture, la courbe des hospitalisés semble enfin hésiter dans son ascension et s'aplatit timidement. J'en casse fébrilement la pointe de mon crayon. À peine une trouée lumineuse mais quelques rayons dans un ciel sombre et borné. Le vrombissement des turbines des hélicoptères est moins prégnant et accompagne cette espérance qui semble coïncider avec les chiffres attendus.

Les premières prises de sang afin d'analyser les sérologies et connaître notre immunité vont être effectuées : elles seront déterminantes pour connaître notre prévalence d'immunisation et tenter d'éviter une deuxième vague de malheur. On pourra alors à peine commencer à penser au déconfinement progressif, aux retrouvailles avec les proches, à l'été qui s'annonce, qu'il faudra aussi se préparer à la déception de taux trop bas qui heurteront de front notre besoin vital de retour à la vie normale.

Presque un mois déjà passé à batailler entre les murs blancs de l'hôpital. Jour après jour, le confinement renforce un lien humain puissant, dans une intimité mêlée à la pudeur silencieuse des soignants qui ne souhaitent pas être des héros.

Il est minuit. J'hésite encore à fermer ma fenêtre, elle m'ouvre sur le monde et mes proches qui me manquent tant. Je laisse ma pensée divaguer. Je goûte le vent salé de la mer et loue la face riante du masque vénitien. Si elle devait s'esquiver, la révolte totale me paraîtrait être la seule solution pour ne plus revenir à nos petits bonheurs matériels polluants et inutiles, ostraciser les imbéciles, rabaisser les hyper riches, les États autoritaires, nationaliser le sous-sol de l'ensemble de la terre et en répartir les richesses, inonder le monde de savoir, rendre reine la patience, repenser nos erreurs, rompre les forteresses, faire de la terre et de ses êtres vivants une déesse d'adoration et de respect, hurler dans la nuit que l'homme est libre et qu'il est capable de prendre son destin en main et regarder vers les étoiles pour y partir un jour une fois cette œuvre accomplie.

Le bip sonne et dissipe dans l'instant ces pensées délirantes.

Une discussion s'engage avec le chef de clinique.

Le patient a vingt ans, il est contaminé, intubé, de l'infection plein les sinus, source d'abcès qui ensemece son cerveau et obture ses vaisseaux. Urgence absolue, il faut l'opérer, maintenant.

Je serai rentré à l'aube.

**CHRISTIAN DEBRY**

*Presque un mois déjà passé à batailler entre les murs blancs de l'hôpital. Jour après jour, le confinement renforce un lien humain puissant, dans une intimité mêlée à la pudeur silencieuse des soignants qui ne souhaitent pas être des héros.*

CHRISTIAN DEBRY

CHRISTIAN DEBRY EST CHIRURGIEN ET CHEF DU SERVICE D'ORL ET DE CHIRURGIE CERVICO-FACIALE DU CHU DE STRASBOURG. IL EST ÉGALEMENT CHERCHEUR À L'UNITÉ INSERM 1121 BIOMATÉRIAUX ET BIOINGÉNIERIE, VICE-DOYEN DES RELATIONS INTERNATIONALES DE LA FACULTÉ DE STRASBOURG ET MEMBRE DE L'ACADÉMIE NATIONALE DE CHIRURGIE. IL EST PAR AILLEURS L'AUTEUR DE *J'INCISE*, UN ROMAN PARU AUX ÉDITIONS STOCK EN AVRIL 2019

10 AVRIL 2020

Régis Debray

Le dire et le faire

# RÉGIS DEBRAY

## LE DIRE ET LE FAIRE



11 AVRIL 2020 / 10 H / **N° 44**  
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

**M**e faisant part de l'angoisse montante de ses patients, notamment les plus âgés, un ami médecin me dit : « L'inflation de la communication, c'est peut-être un progrès, mais cela perturbe les certitudes. » On ne peut mieux résumer le désarroi que donne ce tourbillon de propos plus ou moins autorisés qui fait perdre la tête, et le sens des choses. C'est l'inconvénient du numérique, et sans doute un progrès de la démocratie que chacun puisse donner son opinion sur tout, et de préférence sur ce qu'il ne connaît pas. La parole prolifère en même temps que le virus. Elle ne touche que l'esprit, c'est beaucoup moins grave. Avec un bémol : la sournoise montée d'un certain nihilisme, dont je ne suis pas sûr, comme l'ami Finkielkraut, qu'il soit vaincu. Tout peut se dire, et son contraire, sans que rien ne différencie le fondé de l'infondé. Donc tout se vaut et rien ne vaut. Qui croire ? À qui s'en remettre ? Où est la parole d'autorité ?

Pas vraiment chez les autorités politiques. Ne tirons pas sur le pianiste, il faut bien improviser face à l'imprévisible. Mais les crises générales sont impudiques : elles déshabillent les rois et passent les sociétés aux rayons X, nous en montrant l'esprit. Soit un croissant décalage entre le dire et le faire, source de défiance et de suspicion. Nous sommes en guerre, nous dit-on, mais on cherche le général en chef, celui qui dit beaucoup en très peu de mots. *Veni vidi vici*. Sans remonter à César, souvenons-nous du Général, qui en quelques phrases, moins de trois minutes, pulvérise un coup d'État en Algérie, et plus tard, le psychodrame chaotique d'un long mois de Mai. Une phrase, un acte. Pas un mot de trop, et chaque mot à sa place. Comme la reine d'Angleterre, quatre minutes. *Imperatoria brevitatis*. Autorité et brièveté sont synonymes. Un historien mettra demain en regard la dilution de la puissance publique, sur un demi-siècle, et le délayage des allocutions officielles. Moins ça peut, plus ça cause.

Interrogé avant de mourir sur ce qu'il considérerait comme « la caractéristique de notre temps », Malraux répondit sèchement : « L'absence de décision. » D'où sortent la demi-mesure militaire et le compromis parlementaire : un demi-soldat dans un demi-char et un allez voter et restez chez vous. On sait comment l'État en France, quand il a choisi de se suicider pour, dit-il, se moderniser, a inventé toutes sortes d'organes de défusse au titre plus ou moins pompeux – Comités, Hauts-Conseils, Observatoires, Forums, Conventions, etc. – et dix autres « autorités administratives indépendantes ». Ces inlassables fournisseurs de rapports pour rien ont pour la plupart l'utilité du figurant sur scène, quand l'acteur n'y est plus. L'ancien État-nation en panne de volonté et de substance a cru bon d'ajouter à la panoplie de ses abdications cette machine à ne pas prendre de décision qu'on appelle – un oxymore ? – l'Union européenne. Boîte à blabla et tiroir-caisse. La

valise bruxelloise à double fond engage à sortir de l'histoire par la petite porte, non d'y rentrer par la grande. Les occasions d'essayer n'ont pourtant pas manqué. Celle-ci aurait pu, mais ne sera pas l'une d'elles.

Remarquée a été la présence ostentatoire, sur les plateaux, à côté de nos gouvernants, de consultants et d'experts. Ils se font escorter par un, ou même deux Conseils scientifiques, créés pour l'occasion, au nom desquels ils se prononcent. C'est pas nous, c'est Monsieur le professeur. Certains ont vu là une atteinte aux prérogatives de l'Exécutif. Je n'en suis pas si sûr. Le Pouvoir exécutif n'apparaît jamais seul en scène. Il a derrière lui, ou plutôt au-dessus, une transcendance en pointillé. Elle a changé de nature depuis saint Paul qui disait, en bon connaisseur de l'autorité : « *Omnis potestas a Deo* ». Tout pouvoir procède d'un grand Autre. Chaque époque le sien.

Le Chef l'est par délégation d'un surplomb, projection d'une verticale ici-bas. Le véritable commandant ne parle pas en son nom propre, car c'est toujours et partout un lieutenant – de Dieu, du Proletariat, de la République ou de la France. Cette sujétion à plus grand que soi fait sa force. Saint Louis, Lénine, Clemenceau ou de Gaulle étaient d'autant plus écoutés qu'ils servaient de truchement à une valeur suprême. Quand on ne peut incarner cette transcendance – parce que l'ordinaire des temps ne s'y prête pas – force est de la mettre au dehors, à côté de soi, puisqu'elle n'est plus en dedans. En l'occurrence, la Science, arbitre suprême et sans réplique. Le problème est que la science médicale est par nature sujette à controverses, suppositions et incertitudes, en quoi justement elle est une science. C'est l'inconvénient d'avoir pour alibi une science expérimentale. Contrairement aux absolus d'antan, qui étaient des objets de foi, incontestables à ce titre, elle s'atteste dans et par le relatif. Avec un savoir heureusement et désespérément empirique, le pilier devient béquille. On chancelle.

Conséquence : plus de lest dans le discours. La communication, dont vit la classe politique qui s'imagine pouvoir survivre par elle à son discrédit, a tué le politique et ruiné sa crédibilité. Cet art meurtrier est aussi celui de ne pas répondre aux questions, mais très abondamment. Parmi ces « éléments de langage », il en est un qui frappe par son omniprésence : le viral « faire en sorte que » du politicien (en moyenne, trois ou quatre fois par minute). Ce n'est plus un tic mais un aveu. Puisque dire n'est plus faire, et que la parole n'est plus un acte, on annonce ce qu'on devra faire mais plus tard, sans préciser quand ni qui. Plutôt un souhait qu'un engagement. On aimerait bien que. On procrastine sur un coup de menton. Les avantages de la résolution sans les inconvénients. L'affiche sans la chose. C'est la ritournelle magique du désarroi – le stigmat rhétorique d'un temps malheureux qu'on espère bien provisoire, mais il en est tant d'autres qu'éprouvent soignants et malades dans leur chair, qu'on a presque honte de devoir évoquer celui-là, fut-ce en peu de mots. Mille excuses.

**RÉGIS DEBRAY**

*La communication, dont vit la classe politique qui s’imagine pouvoir survivre par elle à son discrédit, a tué le politique et ruiné sa crédibilité. Cet art meurtrier est aussi celui de ne pas répondre aux questions, mais très abondamment. Parmi ces « éléments de langage », il en est un qui frappe par son omniprésence : le viral « faire en sorte que » du politicien.*

RÉGIS DEBRAY

RÉGIS DEBRAY EST L'AUTEUR DE *L'EUROPE FANTÔME, DU SIÈCLE VERT ET DE QUITTE OU DOUBLE* DANS LA COLLECTION TRACTS, AINSI QUE *D'ÉLOGE DES FRONTIÈRES* (GALLIMARD, 2010) ET *DU BON USAGE DES CATASTROPHES* (GALLIMARD, 2011).

11 AVRIL 2020

Patrice Franceschi Bonjour Monsieur Orwell

PATRICE  
FRANCESCHI

**BONJOUR  
MONSIEUR  
ORWELL**

LE CONTRÔLE NUMÉRIQUE DE MASSE À L'ÈRE DU COVID-19

  
**TRACTS  
DE CRISE  
GALLIMARD**

14 AVRIL 2020 / 12H / **N° 45**  
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

**A**u moment où pour vaincre le coronavirus on nous incite chaque jour davantage à accepter un contrôle de la population par la « solution numérique » – qu'elle s'appelle *StopCovid* actuellement ou porte un autre nom demain –, il faut se pencher sur les arguments de la petite minorité de citoyens qui s'y refusent absolument et sera sans doute incomprise, malgré le débat parlementaire annoncé. Peut-être même se fera-t-elle honnir par ses prises de position inflexibles sur le maintien à tout prix des libertés publiques, au détriment, si nécessaire, d'un surcroît d'efficacité sanitaire. Prenons la peine de les écouter car on entendra peu ces voix qui récusent l'esprit du temps et la peur le caractérisant – ce mal profond qui nous taraude depuis longtemps mais que la pandémie de Covid-19 a extraordinairement accéléré. J'espère qu'on pardonnera à cette fraction de citoyens à laquelle j'appartiens son amour immodéré pour « la liberté avant toute chose », puisque tout part de là et que tout y revient.

Le projet *StopCovid* de traçage numérique de nos vies est difficilement attaquable sur le fond puisque conçu pour notre bien commun. Le « tracking » – son nom anglo-saxon dit bien les choses – a donc de fortes chances de faire partie de notre avenir et d'étendre définitivement son emprise sur nous. Il joue sur l'érosion de notre volonté collective de vivre libre et s'appuie sur les possibilités infinies fournies par les nouvelles technologies.

Nous devons toutefois contester l'idée même d'un pas supplémentaire vers ce qui deviendrait le commencement d'une surveillance de masse dont le caractère totalitaire ne peut échapper qu'aux étourdis. Les voix qui prétendent le contraire et parlent de fantasme sont invalidées par le seul fait qu'elles ne démontrent en rien l'inverse, jouant seulement sur deux de nos culpabilités supposées : n'être pas assez « modernes » et ne pas vouloir tout faire pour sauver ses semblables.

Quoi qu'il en soit, nous sommes en droit de considérer qu'un principe intellectuel et spirituel surplombe tous les autres – et même leur donne sens. Ce principe n'appartient ni au passé, ni au présent, ni à l'avenir, mais à ces trois temps. Il stipule qu'il n'est rien qui se puisse placer au-dessus de la liberté en général et des libertés individuelles en particulier, pas même la sécurité – et encore moins la servitude, cela va de soi. Par liberté, il faut entendre *a minima* : la capacité à agir et penser par soi-même.

Ainsi, la problématique soulevée par le Covid-19 n'est pas seulement sanitaire et économique. Elle pose avec brutalité l'éternelle question métaphysique du sens et de la valeur de l'existence, interrogation que nous avons mise de côté, semble-t-il. Pourquoi vivre si l'on n'est pas d'abord libre, telle est la question face au projet gouvernemental.

Les générations qui nous ont précédées ont eu bien souvent à se battre pour le principe de liberté, acceptant de mettre entre parenthèses leur sécurité. Pourquoi renoncerions-nous d'office à maintenir cet esprit qui n'autorise aucune concession de fond puisqu'on ne peut pas être libre à moitié ou au trois-quarts. On est libre ou on ne l'est pas. Et c'est seulement quand on l'est véritablement qu'on vit en régime démocratique. Cela n'empêche nullement que les citoyens de ces régimes consentent à restreindre temporairement leur liberté quand l'intérêt général est en jeu – comme ils le font actuellement avec le confinement – mais ne signifie en aucun cas qu'ils acceptent d'office un contrôle supplémentaire par des voies intrusives qui plongent au cœur même de leurs vies privées et de leur intimité, ce qui est tout autre chose. Dans l'hypothèse où cela adviendrait, nous serions face à un bouleversement périlleux de l'idée même de démocratie, remettant en cause nos valeurs fondamentales. Si la modernité et ses progrès technologiques supposent que des gens dont nous ne savons rien puissent tout connaître de nous, il faut répudier ce contre-progrès, ne serait-ce que parce qu'il porte atteinte à la dignité humaine. Et accepter de payer le prix de cette répudiation.

Ce positionnement à la radicalité assumée n'est pas nouveau – quoique nous le négligions depuis au moins un siècle. Il appartient à notre histoire et pourrait redevenir nôtre puisqu'il nous a construits tels que nous le sommes encore. Son origine remonte aux écoles stoïciennes de l'Antiquité où vivre libre était le substrat fondamental de la vie bonne – et la crainte de la mort le début de l'esclavage. L'un des symboles les plus frappants de cette conception de l'existence reste Caton d'Utique. Lorsque la démocratie disparaît après la victoire de César sur Pompée, il se suicide, jugeant que vivre en dictature revient à ne pas vivre. De nos jours, il n'est naturellement plus besoin de se montrer aussi absolu dans ses choix, mais la leçon vaut toujours. Elle enseigne que si nous voulons continuer à placer la liberté au-dessus de tout, nous devons interroger trois de nos concepts que tout relie – la sécurité, le risque, la mort – et réviser notre regard sur eux compte tenu de leur mutation.

La mort, tout d'abord : elle ne nous est plus familière. L'effroi qu'elle inspire désormais nous pousse à accepter sans peine ce que nous aurions jadis refusé sans crainte. Soixante-dix ans de paix et de prospérité nous ont éloignés, nous autres Occidentaux, du tragique de la vie et de sa finitude – les réservant aux autres peuples dont nous contemplons de loin les épreuves incessantes. Il ne s'agit pas, bien sûr, de remettre en cause les progrès inestimables apportés par la paix, ce serait pour le moins ridicule, mais de constater qu'ils ont aussi conduit à faire de la mort un tabou et que cela a des conséquences sur le prix que nous sommes prêts à payer pour demeurer libre.

Le risque ensuite : quoi qu'on en pense, il est consubstantiel à la vie. Il appartient à notre humble condition de mortels. Jusqu'à il y a peu, on admirait donc les hommes capables de prendre les risques nécessaires à l'accomplissement de

grandes choses. Il fallait en passer par là pour progresser, inventer, découvrir. Tout cela est terminé. Dans notre époque post-héroïque – où l'on théorise depuis trente ans la fin du courage – le risque a changé de statut. Devenu répréhensible et condamnable, il est ce qu'il faut éviter quelles que soient les circonstances. Le temps présent nous enjoint de tout faire pour vivre sans risque. Dans le domaine militaire, ce rejet a conduit au concept de « guerre zéro mort » dont on constate aujourd'hui l'impossibilité manifeste – sauf à accepter de perdre toutes les guerres, ce qui est en train de nous arriver.

La sécurité, enfin : si elle a toujours été l'une des quêtes essentielles de l'humanité, elle n'avait encore jamais autant pris le pas sur tout le reste. L'une des équations de la vie nous enseigne pourtant qu'il existe un rapport constant entre sécurité et liberté – un rapport en forme de vase communicant : augmenter l'une, c'est diminuer l'autre dans la même proportion. Longtemps, nous avons su doser intelligemment ce rapport pour nous assurer une vie à peu près sûre et à peu près libre, dans un monde imparfait, fugace et volatil. Depuis peu, nous avons rompu cette sorte de pacte pour faire de la sécurité le nouvel étalon de nos sociétés, et de la liberté un accessoire optionnel.

Dans le combat contre le coronavirus, les « personnalités » qui nous engagent à céder une part supplémentaire de nos libertés via notre « traçage numérique » sont largement majoritaires. On les entend beaucoup mais il ne faut pas se laisser endormir par les paroles lénifiantes à propos de soi-disant garde-fous aux noms nouveaux et pittoresques, comme « données anonymisées » ou « agrégées », « consentement éclairé » ou « exception numérique ». Il s'agit d'une novlangue. Rien de ce qui se trouve sur un téléphone ou un ordinateur n'est réellement et absolument anonyme.

Ceux qui transigent sur la restriction des libertés, au prétexte que cette restriction ne serait que provisoire, méconnaissent le fonctionnement de la nature humaine et ce qui mène les sociétés comme ce qui conduit les pouvoirs en place. Ils refusent de voir ou de comprendre qu'en matière de contrôle il n'est pas de retour en arrière quand celui-ci est le fait d'un progrès technologique. La surveillance numérique serait si efficace qu'on y reviendrait à la première occasion car il y aura toujours un « virus » quelconque pour nous menacer. Il portera même toutes sortes de noms – à commencer par celui de terrorisme – permettant de justifier la poursuite du contrôle et son perfectionnement, jusqu'à ce qu'il devienne la norme.

Accepter cela aujourd'hui, ce serait mettre le doigt dans un engrenage irréversible, s'engager sur une pente fatale, accepter la rupture d'une digue. Le contrôle numérique du peuple franchirait la frontière du contrôle acceptable – d'autant qu'il se surajouterait à la société de surveillance généralisée dans laquelle nous sommes déjà entrés. La sagesse nous engage à ne pas monter une marche de plus sur l'escalier du totalitarisme menaçant les sociétés modernes – ce totalitarisme qui ne tue pas mais empêche de vivre.

Moins d'un mois après la congélation volontaire du pays pour cause de pandémie, nous savons donc quel défi existentiel nous pose l'animalcule qui en est

à l'origine. Sans rien nier des souffrances qu'il nous inflige et de la nécessité absolue que nous avons de le combattre tous ensemble, ce n'est pas tant l'humanité qu'il aurait risqué de faire disparaître que dès à présent nombre des libertés communes dont nous disposons encore et font de chacun de nous des hommes véritables et non des hommes domestiques. C'est ce qu'il faut défendre maintenant car les temps, au-delà de la seule crise sanitaire que nous traversons, n'ont jamais été aussi orwelliens.

Dans son *Traité des devoirs*, Cicéron écrivait il y a vingt siècles : « Quand les circonstances et la nécessité l'exigent, nous devons entrer dans la mêlée et préférer la mort à la servitude. » Ces lignes issues des profondeurs de notre culture n'ont en rien vieilli et peuvent parfaitement s'appliquer à la pandémie actuelle. Être libre ou se reposer, il va falloir choisir.

Pour qu'il n'y ait pas un jour à demander : la liberté, pour quoi faire ?

**PATRICE FRANCESCHI**

13 AVRIL 2020

*Pourquoi vivre si l'on n'est pas d'abord libre, telle est la question face au projet gouvernemental.*

PATRICE FRANCESCHI

ÉCRIVAIN, AVIATEUR ET MARIN, PATRICE FRANCESCHI PARTAGE SA VIE ENTRE ÉCRITURE ET AVENTURE. SES ROMANS, RÉCITS, POÉSIES OU ESSAIS SONT INSÉPARABLES D'UNE EXISTENCE ENGAGÉE. IL A REÇU LE PRIX GONCOURT DE LA NOUVELLE EN 2015. IL A PUBLIÉ DERNIÈREMENT, DANS LA COLLECTION TRACTS, AVEC LES KURDES. CE QUE LES AVOIR ABANDONNÉS DIT DE NOUS.

14 AVRIL 2020

Gwenaëlle Aubry

Se souvenir des confins

GWENAËLLE  
AUBRY

SE SOUVENIR  
DES CONFINS



15 AVRIL 2020 / 10H / **N° 46**  
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

**Nous sommes séparés au moment même où nous nous éprouvons comme faisant un seul corps : vivants, et donc exerçant l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort, sauf que la mort, cette fois, est susceptible de prendre pour nous tous la même forme, invisible, imminente. Et cette conscience partagée, aiguë, chevillée à chacun de nos gestes, paradoxalement nous isole.**

Pendant deux semaines, j'ai vu le monde depuis ma fenêtre. Mon quartier s'est rapidement vidé. Sont restés quelques joggeurs frénétiques, une vieille dame qui sort à pas menus arroser les fleurs à son balcon, une famille accroupie, chaque soir, à l'heure des applaudissements, derrière les échafaudages de son immeuble en ravalement – et la garde montée, en parade glorieuse au beau milieu de la rue, plus de voiture pour effaroucher les chevaux, dans ce silence insolite on entend de loin claquer leurs sabots.

J'étais malade. On parle de forme « sévère » du virus, disons que celle-ci était indulgente. Assez, en tout cas, pour que je ne sois pas hospitalisée, ni donc « testée », et que, passé le cap du huitième jour, mon médecin se prenne à douter (tout en me prescrivant une forte dose d'azythromycine) : est-ce vraiment ça ? Comme tant d'autres, non pris en compte dans ces chiffres mensongers qui heure après heure nous assaillent, j'ai vécu tous ces jours en proie *peut-être* à une maladie létale, et je ne sais ce qui était le plus angoissant, de la menace, ou de l'incertitude. Étrange expérience, archaïque, et solitaire : abriter *peut-être* dans son corps le mal qui met le monde à l'arrêt ; héberger la catastrophe ; être soi-même devenue un danger.

« Pour les masques, je vais voir ce que je peux faire », m'avait dit mon médecin. Rien, il ne pouvait rien faire, bien sûr, pas plus que pour le test, puisque même les hôpitaux en manquent – comme de surblouses, de respirateurs, de personnel et de lits. Encore avant, bien avant le « confinement », quand l'inquiétude commençait à monter, accrue par le décalage entre la catastrophe pressentie – *clusters* identifiés, premiers morts – et l'impréparation manifeste dissimulée sous les discours d'experts capables d'affirmer sans sourciller que les masques ne servent à rien ou ne sont pas si faciles que ça à enfiler – encore avant, donc, j'avais cherché à en acheter, la pharmacienne les avait déjà tous vendus, FFP1 et masques de chirurgien, ne lui restaient que des masques en papier, fins et fragiles comme du crépon ou des lanternes japonaises, vous n'avez qu'à en mettre trois, m'a-t-elle dit, si vous avez un malade à la maison, j'en ai acheté six, histoire de ne pas vider les stocks et en me sentant un brin ridicule. Du papier crépon pour protéger mon mari et mes enfants, par chance je ne toussais presque pas, et des gestes, une panoplie de gestes fous pour ériger une barrière entre eux et le danger que j'étais (*peut-être*) devenue pour eux. Ne rien toucher, ne pas les toucher, tenir à distance la petite qui réclame des câlins – puis, les jours passant, les dix jours de précaution requis par la forme dite bénigne de la maladie, ces autres gestes fous, quand donc s'en débarrassera-t-

on, et quelle trace laisseront-ils, passer les courses au vinaigre blanc, lire le journal avec des gants, se retenir d’embrasser, et enfin, plus tard encore, penser, avant de sortir, à cocher et signer le formulaire gouvernemental, une fois dehors changer de trottoir quand un joggeur menace, parler à distance à l’amie que l’on croise, sourire des yeux, ou derrière son écharpe, pour signifier à l’autre que non, on ne voit pas en lui un ennemi mortel – cette chorégraphie du vide, quand donc s’en débarrassera-t-on, et quelle trace laissera-t-elle ?

*Tchernobyl* : quand j’ai retrouvé la rue, le printemps, si dru et limpide cette année, même à Paris, c’est ce nom-là qui aussitôt m’est venu. Je cherchais un modèle pour saisir l’anomalie radicale dans laquelle nous nous sommes nichés (avec quelle rapidité on se fabrique des terriers), la peste, le choléra, bien sûr, et ces invariants historiques mis en lumière par Jean Delumeau dans *La Peur en Occident*, mensonges et dénis du pouvoir, boucs émissaires, exode, abandon des rites funéraires – mais c’est à Tchernobyl que je pensais ce jour-là en marchant dans les rues vides : un mal invisible tapi derrière les arbres en fleurs et le vent léger, et ces liquidateurs envoyés au front sans protection, comme ici les soignants (« Quels moyens de protection aurons-nous ? Va-t-on nous apporter des costumes spéciaux et des masques ? », demande l’un d’entre eux dans *La Supplication* de Svetlana Alexievitch ; on lui répond : « Vous prendrez simplement des pelles pour creuser »).

Autour du Jardin des Plantes, les rues sont pourtant jonchées de masques de chirurgien et de gants en latex. J’y ai croisé un livreur portant une cage de perruches devant le laboratoire des reptiles et des amphibiens, plus bas, près de la Seine qui ces jours-ci coule bleue, comme lavée, une jeune femme aux cheveux noirs au volant d’une voiture où s’inscrivait « transport de sang », quelques vieillards solitaires et un homme d’âge respectable qui a enjambé prestement la fenêtre d’un rez-de-chaussée où l’attendait un copain. Des sans-abri, aussi, seuls, assis dans des flaques de soleil ou campant dans un square, installés dans les aires de jeux pour enfants, recroquevillés sous les cabanes de bois et les toboggans. On entend des chants d’oiseaux et les sirènes des ambulances qui foncent vers la Pitié-Salpêtrière, pas le courage d’aller plus haut, vers les Gobelins, la Santé où les détenus privés de parler hurlent à la fenêtre de leur cellule de 9 m<sup>2</sup>, la maison de retraite où ma grand-mère est morte le 24 décembre dernier. J’ai rêvé d’elle quand j’étais malade, debout à côté de son lit, rajeunie, rieuse et insolente, elle me disait j’en ai assez, elle fugait.

Le virus n’est pas une guerre, comme on nous le martèle. Il ne divise pas le monde en camps, et compte, que je sache, peu de partisans, ce mot de « guerre » n’a de sens qu’ accolé à celui de « médecine » car oui, c’est bien une médecine de guerre que sont contraints de pratiquer ceux qui, dans les hôpitaux saturés, doivent trier, choisir entre faire vivre et laisser mourir, quant à l’héroïsme, si nous les applaudissons chaque soir, eux qui exposent leur vie et dont, il y a quelques mois, les manifestations étaient violemment réprimées, les revendications ignorées, si nous devrions faire de même, chaque matin, pour tous les autres, ouvriers,

éboueurs, caissières, livreurs, que leur travail expose aussi, nous-mêmes en sommes loin, confinés, repliés, patiemment occupés à sauver nos peaux. Le virus n'est ni une providence ni un châtement, comme certains le suggèrent. Simplement, il révèle. Il agit comme l'un de ces réactifs qui, en France, font défaut pour le tester : il révèle, partout où il frappe, le sacrifice délibéré des services publics, du bien commun. L'hôpital, bien sûr, mais la recherche aussi, où le manque d'effectifs se fait, ces temps-ci, amèrement sentir (directrice de recherche en philosophie, et donc, faut-il le préciser, sans compétence scientifique, j'ai reçu, comme tous les chercheurs du CNRS et de l'INSERM, un appel à volontaires pour recueillir des données et manipuler des échantillons biologiques : à quel degré de pénurie en est-on arrivé ?). Par-delà la commune biopolitique désormais mise en œuvre, le virus révèle encore, pour chaque État, sa pathologie propre (la liste est longue mais, pour en rester à la France, le néolibéralisme maintenu jusque dans les ordonnances adoptées en pleine crise).

Le virus révèle : mais il occulte aussi. Imagine-t-on, derrière nos fenêtres, ce qui se passe dans certaines chambres closes où femmes et enfants sont livrés à la violence ? Dans les prisons, les hôpitaux psychiatriques, et ces maisons de retraite auxquelles on a livré, non des masques, mais des housses mortuaires, et où, littéralement, les morts ne comptent pas ? Imagine-t-on encore, deux fois barricadés, et pour sauver nos peaux, ce qui se passe sur les routes et les mers de l'exil, aux frontières fermées de l'Europe ? Se souvient-on des confins ?

Je respire mieux. Je vais bientôt pouvoir rejoindre la troupe du théâtre de la Colline et, sans perdre souffle, téléphoner à des spectateurs pour leur lire des textes au creux de l'oreille, faire un cours en ligne à mes étudiants – puis un jour finira par venir où l'on pourra, de nouveau, s'embrasser à pleine bouche et se serrer dans les bras. Mais quel air respirera-t-on alors ? Et sur quel dehors s'ouvriront nos fenêtres ?

**GWENAËLLE AUBRY**

2 AVRIL 2020

*Cette chorégraphie du vide, quand donc s'en débarrassera-t-on, et quelle trace  
laissera-t-elle ?*

GWENAËLLE AUBRY

GWENAËLLE AUBRY, ÉCRIVAIN ET PHILOSOPHE, EST L'AUTEURE DE ROMANS ET D'ESSAIS TRADUITS DANS UNE DIZAINE DE LANGUES, PARMIS LESQUELS *PERSONNE* (PRIX FEMINA 2009), *PARTAGES*, *PERSÉPHONE* 2014 ET *LA FOLIE ELISA*.

15 AVRIL 2020

Anne NivatDes pays en guerre

# ANNE NIVAT DES PAYS EN GUERRE

  
**TRACTS**  
**DE CRISE**  
GALLIMARD

15 AVRIL 2020 / 20 H / **N° 47**  
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

**D**epuis le début de la crise sanitaire, le président Emmanuel Macron a prononcé quatre allocutions télévisées. Dans les premières, en qualifiant de « guerre » une crise sanitaire, en comparant nos soignants à des « soldats », le but du chef de l'État était de mobiliser. Le 13 avril, la métaphore guerrière est comme épuisée. Tout ennemi est imprévisible, mais, entre combattants humains, on tente de prévoir l'inattendu de l'autre. Dans une crise sanitaire, le virus n'est pas cet homme qui a ses propres intentions et que la tactique doit deviner.

Même si l'ennemi est en pointillé, une information obsessionnelle et focalisée sur la pandémie a envahi nos médias au point de ne plus engager notre attention sur un sujet différent. En tant que reporter de guerre, j'ai assez souffert de cette tendance à se préoccuper des tracas de l'Autre uniquement lorsque nos combattants, donc nous-mêmes, étions impliqués. Lors des guerres d'Afghanistan et d'Irak, la cohorte de journalistes gonflait à l'aune de l'engagement militaire. Les soldats rentrés, les guerres étaient oubliées.

Trop lointaines, trop complexes, et surtout, sans conséquences concrètes sur la vie de nos concitoyens : notre société s'est désintéressée de ces conflits lointains dont aucun n'est véritablement achevé aujourd'hui. Quand le nombre de départs de ressortissants français pour « faire le djihad » au Moyen-Orient a explosé, nous avons découvert – tard, trop tard peut-être – la profondeur des changements à l'œuvre : comme un boomerang empoisonné, le religieux disparu chez nous est réapparu là-bas, prenant le visage de Français qui avaient succombé à la propagande djihadiste. Au milieu des années 2000, des mères de ces combattants me suppliaient de les aider à les retrouver... Parfois ces garçons de Toulouse ou de la banlieue parisienne étaient morts au combat. Désseparées, elles m'imploraient de retrouver l'épouse et les petits-enfants restés loin.

Aujourd'hui, la focalisation quasi totale de l'information sur nos soucis face à la pandémie est troublante. Elle est un enfermement supplémentaire et toxique à l'intérieur du confinement décidé par nos autorités. Chez nous, le coronavirus contraint nos vies, ce dont nous nous plaignons, mais, dans les pays en situation de vraie guerre, où la peur envahit tout, l'atmosphère générale n'est pas seulement « anxigène », elle est mortifère.

Ni en Afghanistan, ni en Irak-Syrie, ni même en Tchétchénie on ne vit sereinement et confortablement aujourd'hui. « Dans nos campagnes reculées, pendant la journée, on combat le coronavirus ; la nuit, on combat les talibans », me racontent différentes sources afghanes. En Afghanistan, après plus de 18 années de conflit, 12 000 soldats étrangers sont censés quitter le théâtre d'opérations dans les 14 mois.

Ce 29 février, États-Unis et représentants des talibans ont signé un accord stipulant le retrait des forces étrangères. Mais il revient aux militants extrémistes de

conclure la négociation avec le gouvernement afghan. Une tâche ardue car les talibans considèrent avoir gagné contre les Américains et estiment superflu de négocier la moindre paix avec des compatriotes. En réalité, ces extrémistes n'ont jamais abandonné leur désir initial de recréer l'émirat islamique (et donc de remettre en vigueur la charia) et poursuivent en ce sens leur campagne militaire. Le 28 mars, au Badakhshan, pour exprimer leur refus de ces pourparlers, des talibans ont attaqué des administrations, faisant de nombreuses victimes. Le 1<sup>er</sup> avril, au moins huit civils sont morts, des enfants surtout, alors qu'ils voyageaient à travers la province de Helmand, contrôlée par les talibans à l'exception de sa capitale.

En Irak où la coalition menée par les États-Unis (5 200 soldats) a récemment rendu trois bases militaires aux forces locales, le 17 mars, l'une d'elles a été la cible d'attaques, la troisième en une semaine. À Bagdad, depuis l'assassinat par les forces américaines du général iranien Soleimani en janvier 2020, la situation reste tendue : on ne compte plus les offensives à la roquette contre l'ambassade. Le pays est sous couvre-feu depuis le 17 mars, un « détail » auxquels les Irakiens sont tristement habitués. Une amie irakienne naturalisée française, rencontrée au plus fort de la guerre en 2006 dans l'hôpital tenu par des milices terroristes d'un quartier chiite de la capitale, exhorte par téléphone sa famille restée au pays à se protéger. Médecin urgentiste en Irak en pleine guerre, elle officie aujourd'hui comme interne... à l'hôpital de Mulhouse, dans la section Covid-19.

En Syrie où aucun cessez-le-feu ne tient, comment concevoir une quarantaine ? Un million de réfugiés vivent entassés sous des tentes et dans des bâtiments abandonnés et ne peuvent envisager de se laver les mains quand il n'est tout simplement pas possible de se laver tout court, sans eau courante.

En Tchétchénie enfin, où il est si difficile pour un jeune de 20 ans de se projeter dans un avenir apaisé, les frontières avec le reste de la Russie sont closes depuis le dimanche 5 avril malgré les protestations du premier ministre russe. Faute de masques et de blouses, hôpitaux et dispensaires ont été fermés en plusieurs endroits et leur personnel envoyé en vacances. Après avoir minimisé le virus, Ramzan Kadyrov, le tyran pro-Poutine qui dirige la République depuis une décennie, a fait poser des scellés sur toutes les maisons de la capitale pour empêcher la population de sortir et menace de « fusiller » ceux qui violent le confinement. Terrorisée, la population dissimule ses malades et ses morts du Covid-19 considérés comme des terroristes.

Loin de nos bulles de confort occidentales, bonnes paroles et injonctions à la raison des autorités restent inaudibles. Si, en France, la menace du virus pèse pour chacun d'entre nous, là où des guerres entre humains se poursuivent en silence, la pandémie apparaît tout juste comme un souci supplémentaire, quasi banal, dans l'ultraviolence du quotidien.

**ANNE NIVAT**

*Si, en France, la menace du virus pèse pour chacun d'entre nous, là où des guerres entre humains se poursuivent en silence, la pandémie apparaît tout juste comme un souci supplémentaire, quasi banal, dans l'ultraviolence du quotidien.*

ANNE NIVAT

ANNE NIVAT, GRAND REPORTER INDÉPENDANTE, A SILLONNÉ, SEULE, LES THÉÂTRES DE GUERRES LES PLUS HOSTILES AU MOYEN-ORIENT, EN RUSSIE POST-SOVIÉTIQUE ET EN ASIE CENTRALE. ELLE A NOTAMMENT PUBLIÉ CHEZ FAYARD *CHIENNE DE GUERRE* (2000, PRIX ALBERT-LONDRES), *BAGDAD ZONE ROUGE* (2008) ET *LES BROUILLARDS DE LA GUERRE* (2011). SON LIVRE *DANS QUELLE FRANCE ON VIT* (FAYARD, 2017) EST AUSSI UNE ÉMISSION DE TÉLÉVISION ÉPONYME SUR RMC STORY.

**15 AVRIL 2020**

Gaspard Koenig

Ralentir

# GASPARD KÖENIG

# RALENTIR



16 AVRIL 2020 / 10H / **N° 48**  
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

**J**e me rappelle distinctement mon dernier dimanche de libre circulation. J'avais passé une après-midi entière à planifier mes trajets du mois, clown triste jonglant entre billets d'avion, horaires de train, chambres d'hôte et agences de location de voiture. D'app défectueuse en mot de passe oublié, j'avais épuisé face à mes écrans tout le vocabulaire du capitaine Haddock. Dans un sursaut de lucidité, je réalisai combien ce mode de vie sautillant était absurde, insoutenable. Après dix mille ans de sédentarisation, l'humanité était revenue aux chasseurs-cueilleurs, l'insouciance en moins et les contrôles de sécurité en plus. Le MacBook en guise de sarbacane.

Mais comment renoncer à tous ces impératifs : cours, conférences, recherches de terrain, week-ends à la campagne, visites de famille éparpillées de Londres aux Carpates ?

Puis nous avons été assignés à résidence par ordre du Leader Suprême. En quelques heures, ce qui était impératif est devenu dérisoire. Depuis un mois, je dors dans le même lit, je me réveille avec le soleil et je m'occupe de mes enfants. Je renoue avec des problèmes essentiels, comme de doser le savon de Marseille pour les lessives à la main ou de trouver des recettes inventives face à la pénurie de légumes frais (je recommande le pesto aux orties). J'ai moins de revenus, mais encore moins de besoins. Au milieu de cette oisiveté, je n'ai jamais été aussi productif. Dans ce temps étiré, l'ennui a disparu. « Nous sommes de grands fols, écrit Montaigne. Il a passé sa vie en oisiveté, disons-nous : je n'ai rien fait aujourd'hui. Quoi ? avez-vous pas vécu ? C'est non seulement la plus fondamentale, mais la plus illustre de vos occupations. »

Oserais-je vous avouer, depuis mon confinement bourgeois, privilégié, et alors que l'épidémie sévit, envoyant des amis à l'hôpital, le sentiment ambigu que j'éprouve ? Celui d'une libération.

\*

Je ne suis pas le seul à ralentir. Trois milliards d'êtres humains, confinés, sont contraints de faire de même. Le trafic ralentit. Les livraisons ralentissent. Les échanges ralentissent. L'internet ralentit. Même les discussions ralentissent. Quand bien même ce Grand Ralentissement nous coûte très cher, il n'est pas interdit d'en goûter les vertus. Ruse de la raison historique, le virus nous aura permis de mettre des mots sur le malaise de notre civilisation. Nous nous interrogeons sur la mondialisation, l'environnement ou le populisme. Or nos inquiétudes n'étaient que les symptômes d'un mal plus profond, mais aussi plus simple à soigner : la vitesse. L'accélération perpétuelle, épuisante, destructrice.

Or la vitesse n'est pas une fatalité liée au progrès technique. C'est avant tout une invention culturelle, née avec les Lumières, qui commença par mettre les chevaux au galop sur les routes, envoya des milliards de passagers annuels dans les airs et acheva son œuvre folle en mettant les cerveaux du monde entier à portée de clic. Depuis deux siècles, nous courons. Où ? À notre perte. Car la vitesse n'est jamais satisfaite. En effaçant le trajet au profit de la destination, le raisonnement au profit de la conclusion et le tâtonnement au profit de

l'efficacité, elle s'interdit de jouir du cheminement. Pire, elle crée l'ennui, en nous reprochant de n'être pas déjà arrivé ; et elle nous prive de satisfaction, en nous hâtant de repartir. Comment ne pas partager, à l'ère des low costs, le dégoût de Stendhal dans les *Mémoires d'un touriste* : « Trois jours de Paris à Marseille ! C'est beau, mais aussi l'homme est réduit à l'état d'animal : on mange du pâté ou l'on dort la moitié de la journée. »

Surtout, la vitesse correspond à une certaine conception de la liberté : la multiplication des possibles. L'idéal de la liberté, pour l'être humain du XXI<sup>e</sup> siècle, c'est de pouvoir tout faire, à tout moment ; de nier les contraintes du donné pour se transporter ou se transformer à volonté. On est ici, mais on peut déjà être là-bas. On fait ceci, mais demain on pourra faire cela. On aime celui-ci, mais il y a déjà celle-ci. Habitat, métier, sexualité : rien n'est tolérable s'il n'est provisoire. Ce n'est pas assez de fuir ses attaches, ses proches, ses valeurs : il faut pouvoir se fuir soi-même dans le tourbillon des vies possibles.

Voilà qui représente au fond l'aboutissement du projet humaniste, pour qui la dignité de l'homme résidait dans sa capacité de transmutation perpétuelle<sup>2</sup>. Et aussi, plus proche de nous, la consécration d'un de ses dérivés les plus radicaux : l'existentialisme. La liberté y est à la fois un impératif et une angoisse : celle de réaliser, par une forme d'approfondissement de la conscience de moi-même, que je me trouve devant une infinité d'actions possibles<sup>3</sup>. Rien ne s'oppose à ce que, ici et maintenant, je change intégralement de vie. Cette indétermination absolue de mon être, dépourvu de justification comme de signification, est à la fois vertigineuse et exaltante. Elle m'offre le sentiment d'exister avec une intensité nouvelle. Si le moi est une illusion, au moins doit-il me donner des frissons.

Et tous les -ismes que nous maudissons, consumérisme, utilitarisme, néolibéralisme, ne seraient que les dérivés économiques de ce rapport détraqué à soi.

\*

Peut-être existe-t-il une autre manière de concevoir la liberté, dont le ralentissement qui nous séduit aujourd'hui ne serait que la manifestation la plus triviale.

Et si la liberté n'était pas la multiplication des possibles, mais l'accomplissement de soi ? Si le choix libre n'impliquait pas l'indétermination du sujet, mais au contraire la nécessité de l'acte, expression d'une personnalité singulière ?

Qui est le plus libre ? Don Juan qui sautille d'une conquête à l'autre car il ne saurait « renfermer son cœur entre quatre murailles », ou Ulysse qui part retrouver son foyer ? *Homo Deus*<sup>4</sup>, poursuivant le rêve fou de l'omniscience, ou *Homo Sapiens*, soucieux de se connaître lui-même ?

Paul Morand, porte-parole des hommes pressés, héraut de la vitesse, écrivain en mouvement perpétuel, en avait eu la formidable intuition il y a plus d'un siècle : « Nous allons vers le tour du monde à quatre-vingts francs, écrit-il dans les premières pages de son journal de voyage autour du globe<sup>5</sup>. Tout ce qu'on a dit de la misère de l'homme n'apparaîtra vraiment que le jour où ce tarif sera atteint. » Le low cost, la connexion et le globish ont transformé la planète en une chambre dans laquelle nous faisons les cent pas en maugréant. Jadis à l'étroit dans notre village ou notre quartier, nous le sommes à présent sur la planète, où nulle terre vierge, nulle surprise ne nous attendent plus. « Là où nous nous réjouissons d'un périple, prévient Morand, on ne verra plus qu'un galimatias de voyages. » Comment s'étonner que de grands enfants milliardaires rêvent de conquérir Mars ? Sans nouvelles frontières, ne sommes-nous pas comme le roi sans divertissement de Pascal, condamnés à observer notre propre vanité ? Le nomadisme, téléologie des temps modernes, disparaît dans son accomplissement. C'est en retrouvant une forme de sédentarisation que nous pourrions nous réapproprier le temps, et devenir nous-mêmes.

\*

Michel Onfray recommandait de lire les *Essais* durant notre confinement. J'ai fidèlement suivi son conseil de lecture, d'autant plus pertinent que Montaigne dut traverser des temps troublés où sévissaient guerres civiles et épidémies de peste. Et j'ai trouvé dans ce gentilhomme gascon un guide admirable pour ralentir.

Montaigne revendique son oisiveté. Réfugié dans la Tour de son château gascon, qu'il a transformée en bibliothèque, il feuillette, furete, grappille<sup>6</sup>, écrit au fil de la plume<sup>7</sup>. En voyage, il musarde, excédant ses compagnons par ses détours, ses retours, ses changements d'itinéraire capricieux<sup>8</sup>. Ses amours, bien remplies, suivent la même règle : « Qui me demanderait la première partie en l'amour, je répondrais, que c'est savoir prendre le temps : la seconde de même : et encore la tierce. » Montaigne peut passer dix heures à cheval sans s'ennuyer, dort longtemps et d'une traite sans laisser ses préoccupations interrompre son sommeil, et s'efforce de savourer le temps qui passe plutôt que de le gâcher en passe-temps. Ne rien faire nous révèle à nous-mêmes : même pour juger d'un cheval, Montaigne préfère le voir au repos plutôt que dans un manège. En nous détachant des passions trompeuses ou excessives, l'oisiveté nous rapproche de notre tâche essentielle : vivre.

Pour autant, Montaigne est tout sauf inactif et son oisiveté ne se confond nullement avec la fainéantise qu'il réproûve. Que signifie alors précisément : « prendre le temps » ?

Commençons par une tautologie : prendre le temps, c'est éviter d'être pris par lui. C'est définir son propre rythme, aussi indépendant que possible des contraintes extérieures. Pour être pleinement oisif, Montaigne déploie une stratégie sophistiquée, en isolant sa maisonnée de la « tempête publique » (il ne recevait que des amis choisis), puis au sein de son ménage en se soustrayant aux « épines domestiques », rejoignant sa Tour ou partant sur la route. Il prend le temps de devenir maître de son temps. Il consacre quantité d'efforts et de dépenses à créer les conditions de la nonchalance, s'ouvrant ainsi à l'aléa, à l'intempestif – une lecture inattendue, une discussion au débotté ou un chemin inusité. C'est quand il laisse son esprit vaquer que surgissent ses meilleures « rêveries », dont il se désole d'ailleurs que les circonstances – à cheval, à la table, au lit – ne lui permettent pas toujours de les noter... Il n'est pas aisé de devenir oisif. De même aujourd'hui, il faut une discipline de fer pour se déconnecter des chaînes de messages, s'arracher aux pensées utilitaires, renoncer à l'optimisation logistique.

De même que l'accélération était le corollaire de la multiplication des possibles, le ralentissement apparent que l'on trouve chez Montaigne n'est que la conséquence d'une certaine conception de l'existence, que je résumerais ainsi : l'intérêt de la vie ne consiste pas dans le but à atteindre, mais dans le cheminement pour y parvenir. Une remarque anecdotique de Montaigne me semble résumer toute sa philosophie : « Les pas que nous employons à nous promener dans une galerie, quoiqu'il y en ait trois fois autant, ne nous lassent pas, comme ceux que nous mettons à quelque chemin desseiné. » Traduction en français moderne : quand on suit une route toute tracée, on s'ennuie trois fois plus que lorsqu'on se promène en liberté. Quiconque pratique la randonnée, à pied ou à cheval, sait qu'on ne se lasse jamais dans un chemin qui serpente, où chaque tournant suscite une curiosité et provoque une surprise, alors qu'on s'impatiente devant une route droite, surtout si elle est goudronnée. Dans le premier cas, chaque pas est un but en soi ; dans le second, il devient une pénitence qui nous sépare de l'objectif à atteindre. L'ennui, la plus triste des passions tristes, n'est donc pas fonction de l'activité ni encore moins du temps, mais dépend de notre intention (les pédants que Montaigne détestait diraient : de notre intentionnalité). Plus nous sommes embarqués par le temps à venir, plus nous nous projetons vers un horizon lointain, plus nous dépérissons. Pourquoi sinon s'ennuie-t-on à mourir en passant un quart d'heure dans le métro, alors même que l'on a accès à toutes les distractions de notre smartphone, et s'épanouit-on comme H.D. Thoreau lors d'une marche en forêt, seul et déconnecté ? Il faut naturellement une finalité

pour se mettre en marche, mais ne peut-on honnêtement reconnaître que celle-ci est seulement un prétexte ? Peut-on admettre que nos plans de carrière, stratégies financières, fantasmes amoureux ne sont que des fictions utiles pour accomplir la seule tâche qui importe : exister, *hic et nunc* ?

Apprendre à ralentir implique donc d'accorder autant d'importance, sinon davantage, aux moyens qu'à la fin, en rompant ainsi avec la recherche de l'utilité. C'est à ce prix que l'on peut devenir soi-même et gagner, peu à peu, une liberté que Montaigne définit ainsi : « pouvoir toute chose sur soi ».

\*

Ce détour par les *Essais* n'ouvre pas seulement une voie personnelle. Depuis que la vitesse existe, des esprits rebelles cherchent à ralentir, de Rousseau à Carl Honoré qui, il y a déjà vingt ans, faisait l'apologie des mouvements « slow ». Mais cette fois, l'enjeu est la définition sociale et politique de la liberté. Le sociologue allemand Hartmut Rosa explique à juste titre que, face à l'accélération, la méditation et les cures de *data detox* ne suffisent pas.

Les intellectuels fumeurs d'opium que dénonçait déjà Raymond Aron voudraient profiter de cette crise pour abattre les principes libéraux qui sous-tendent nos sociétés. Ne cédon pas à leurs fantasmes planificateurs. Ne prêtons pas à cette épidémie une quelconque signification idéologique. Les virus sont aussi vieux que la vie sur terre : ils préexistent de plusieurs milliards d'années aux apôtres de la décroissance ou du protectionnisme.

En revanche, le temps est venu d'ouvrir un débat fondamental au sein même du libéralisme. En 1938, le colloque Lippmann avait enregistré la victoire des utilitaristes sur les partisans de l'ordre spontané comme John Dewey<sup>1</sup>. Maintenant que nous avons bien compris les limites du principe d'utilité, il faudrait peut-être essayer l'autre voie, fondée sur la capacité de l'individu à définir à son rythme ses propres valeurs, en mêlant accomplissement de soi et expérimentation collective. Sans renier le progrès, la création de richesses ni l'ouverture des frontières, nous pourrions ainsi concevoir les politiques publiques du ralentissement, parmi lesquelles devrait figurer au premier chef le revenu universel<sup>2</sup>. Pour prendre son temps, encore faut-il en avoir les moyens.

Pour ma part, mon rêve de déconfinement, c'est de partir à cheval sur les traces de Montaigne et de son itinéraire de 1589, en sillonnant l'Europe des mois durant.

Un périple, pas un voyage.

Au pas.

**GASPARD KÖENIG**

---

1. Voir sur les aspects historiques la superbe monographie de Christophe Studeny, *L'Invention de la vitesse*, Gallimard, 1995.

2. Pic de la Mirandole, *De la dignité de l'homme* : « Si nous ne t'avons fait ni céleste ni terrestre, ni mortel ni immortel, c'est afin que, doté pour ainsi dire du pouvoir arbitral et honorifique de te modeler et de te façonner toi-même, tu te donnes la forme qui aurait eu ta préférence. »

3. La « néantisation » chère à Jean-Paul Sartre.

4. J'emprunte l'expression à l'historien Yuval Harari.

5. Paul Morand, *Rien que la terre*, Grasset, 1926.

6. « Je m'en vais écorniflant par-ci par-là, des livres, les sentences qui me plaisent » (*Essais*, I, 24).

7. « Je parle au papier, comme je parle au premier que je rencontre » (III, 1).

*Ruse de la raison historique, le virus nous aura permis de mettre des mots sur le malaise de notre civilisation. Nous nous interrogeons sur la mondialisation, l'environnement ou le populisme. Or nos inquiétudes n'étaient que les symptômes*

*d'un mal plus profond, mais aussi plus simple à soigner : la vitesse. L'accélération  
perpétuelle, épuisante, destructrice.*

GASPARD KØENIG

GASPARD KØENIG EST ÉCRIVAIN ET PHILOSOPHE, ÉGALEMENT FONDATEUR DU THINK-TANK GENERATION LIBRE. IL A PUBLIÉ UNE DIZAINÉ DE ROMANS ET D'ESSAIS. DERNIER EN DATE : *LA FIN DE L'INDIVIDU. VOYAGE D'UN PHILOSOPHE AU PAYS DE L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE* (L'OBSERVATOIRE, 2019). À VENIR : *L'ENFER* (ROMAN, JANVIER 2021).

16 AVRIL 2020

Claire Chazal Information de crise

# CLAIRE CHAZAL

# INFORMATION DE CRISE



16 AVRIL 2020 / 20H / **N° 49**  
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

**D**ans notre vie de journaliste, nous avons bien sûr dû rapporter de nombreux drames collectifs : inondations, tempêtes, vagues terroristes, mais également l'incendie de Notre-Dame, qui engageaient la responsabilité de chacun et la solidarité de tous.

Dans ces situations, la télévision joue un rôle tout particulier d'amplificateur, comme de pacificateur.

Équilibre, hélas, difficile à trouver entre le sensationnalisme et l'appel à la raison et c'est là que nos médias doivent s'interroger. Le traitement de l'épidémie de coronavirus, qui envahit naturellement tous les écrans, nous pose, à nous journalistes, bien des questions : choix des intervenants, spécialistes ou hommes politiques, litanies des chiffres de mortalité, emplois de termes précis et non-anxiogènes, tout compte jusqu'au visage des présentateurs, leurs regards, leurs intonations, leurs débits.

Comment informer sans céder à la panique ? Faut-il servir de relais à la parole publique qui appelle la nation à entrer en guerre contre un ennemi indétectable ?

Il va de soi que les chaînes d'information en continu, qui ont rendu compte à satiété du mouvement des Gilets jaunes ou des blocages dus au rejet de la réforme des retraites, traitent presque 24 heures sur 24 de la crise sanitaire et elles n'ont jamais rassemblé autant de téléspectateurs.

Des records d'audience qui vont asseoir pour longtemps leurs positions dans le paysage audiovisuel. Elles ne peuvent faire autrement. Chacun veut savoir tout et tout le temps. Et elles rendent à leur manière un service par leur présence permanente, leur déroulant d'informations pratiques et les points quotidiens des autorités sanitaires.

Avant d'émettre des doutes, saluons d'ailleurs la mobilisation des reporters, cameramen, monteurs, mixeurs qui sont contraints à la vie en collectivité pour informer le plus grand nombre. Les rédactions ont beau s'alléger, rationaliser les tâches, la promiscuité est inévitable. Il y a un certain courage à aller sur le terrain, à rester sur les plateaux, dans les studios ou dans les régies. La presse participe à sa façon à un combat citoyen (combat que les soignants mènent bien sûr en toute première ligne et dans des conditions uniques d'abnégation, de dévouement, d'oubli de soi). Le générique d'un journal de 20 heures c'est le signal, peut-être illusoire, que la mission est lancée, que l'on va tenter par le calme, le sérieux, la prudence, la douceur de la voix, d'accompagner l'émotion collective.

J'entendais, il y a quelques jours, François Sureau défendre, à juste titre, les libertés publiques, forcément malmenées temporairement par les mesures autoritaires de confinement et un mode de gouvernement par ordonnances. Il s'interrogeait aussi sur la liberté de la presse, estimant au passage que les journalistes n'avaient pas à « rassurer » le lecteur ou le téléspectateur. Pour avoir occupé une antenne de très grande écoute, à des moments sombres de notre histoire collective, je serais plus nuancée. Le 11 septembre 2001 par exemple, quand les

tours jumelles s'effondrent à Manhattan, c'est bien sûr la sidération. Et l'impression que nous cessons, nous Occidentaux, de vivre en paix. La peur s'installe, d'un ennemi que l'on ne connaît pas et que l'on ne sait pas où et comment combattre. La nation fait bloc, comme après les attentats contre *Charlie Hebdo* ou l'Hypercacher. Pendant plusieurs jours les chaînes sont intégralement dédiées à l'actualité. Nous campons sur le plateau à l'affût des moindres images, d'abord sans comprendre puis en essayant peu à peu de bâtir des hypothèses. L'angoisse est palpable. Et je crois m'être dit alors que ma responsabilité était de ne laisser paraître en aucun cas ma propre tension et mes propres craintes. Bien sûr nous voulions être présents partout, au plus près de l'événement, multiplier les directs et assurer la transparence de l'information, mais nous avons aussi l'obsession de la prudence et de l'utilisation réfléchie des images les plus dures (ne pas rééditer l'erreur du charnier de Timisoara).

Pour tout dire, j'avais envie de rassurer le téléspectateur, peut-être pour me rassurer moi-même. Et je n'attendais finalement pas autre chose d'un ministre de l'Intérieur invité au 20 heures pour décrire un vaste dispositif de sécurité. Les polémiques n'étaient pas de mise.

La crise actuelle, tout aussi inédite que les attaques terroristes, a plongé les journalistes dans la même stupéfaction. Il n'y a pratiquement pas eu de précédents pour eux, le virus Ebola ou le SRAS ayant eu peu d'impact sur nos pays. Jamais nous n'avions vécu de confinement planétaire et de blocage de toute une société ! Une guerre contre un organisme vivant, virus pirate que l'on ne cerne pas et contre lequel le courage est de s'enfermer. Il faut accepter de ne pas comprendre, de donner la parole à des sachants qui cherchent encore, des médecins qui doutent forcément et à un personnel politique qui a encore moins de certitudes mais dont on conteste peu les hésitations.

« L'homme avance dans le brouillard », disait Kundera. Les représentants du pouvoir, bien que tâtonnant, occupent l'antenne, et cela n'était pas arrivé depuis bien longtemps.

Mais aujourd'hui l'essentiel s'est déplacé comme si les grandes peurs moyenâgeuses de la peste ou du choléra nous emmenaient tous dans une sorte de mouvement anti-moderne. Pourra-t-on continuer d'être nourris, gavés, dominés et parfois vidés de toute capacité de jugement par cette épilepsie communicante ?

Les nouvelles technologies (réseaux sociaux et autre Instagram), en nous surinformant, nous ont inoculés le virus de la rapidité et pour tout dire du raccourcissement de la pensée, ce qu'Alain Badiou appelle « la paralysie mentale bravache ». Les rumeurs vraies mais aussi souvent fausses alimentent nos peurs. Il faut dire que tous ces drames sont propices aux diffusions les plus délirantes, aux messages manipulateurs ou complotistes et à toutes les superstitions. Le coronavirus nous oblige à ralentir, à nous concentrer, à relativiser et à envisager la complexité des êtres humains et des situations. Et les médias doivent entendre l'injonction. Une injonction d'intelligence. Le téléspectateur n'est pas moins concerné par tous ces bouleversements. Il peut exercer son sens critique, diversifier ses sources d'information et ne pas se laisser submerger par le flot catastrophiste

comme il le fait parfois avec un certain plaisir masochiste. Il peut aussi se donner quelques respirations, ne pas laisser la télévision en fond sonore et faire une consommation responsable et parcimonieuse des médias en choisissant ses programmes en replay, ses podcasts, autrement dit son temps personnel d'acquisition de savoir et de connaissance. C'est déjà une petite révolution.

**CLAIRE CHAZAL**

*Comment informer sans céder à la panique ? Faut-il servir de relais à la parole publique qui appelle la nation à entrer en guerre contre un ennemi indétectable ?*

CLAIRE CHAZAL

CLAIRE CHAZAL EST JOURNALISTE. ELLE A PRÉSENTÉ LES JOURNAUX TÉLÉVISÉS DU VENDREDI SOIR ET DU WEEK-END SUR TF1 DE 1991 À 2015. ELLE PRÉSENTE L'ÉMISSION QUOTIDIENNE *PASSAGE DES ARTS* SUR FRANCE 5, QUI A SUCCÉDÉ À *ENTRÉE LIBRE* (2011-2019).

**16 AVRIL 2020**

Thomas Snégaroff La culture de l'inculture

THOMAS  
SNÉGAROFF

**LA CULTURE  
DE L'INCULTURE**

DONALD TRUMP FACE AU VIRUS



17 AVRIL 2020 / 10 H / **N° 50**  
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

« La décision sera prise à partir de beaucoup de faits et de beaucoup d'instinct aussi. Que ça vous plaise ou non, il y a une part d'instinct là-dedans », assène Donald Trump dans l'émission « Justice with Judge Jeanine » sur Fox News, le samedi 11 avril, à propos du redémarrage de l'économie américaine en pleine crise du Covid-19.

Ne riez pas, inquiétez-vous plutôt, Donald Trump est sérieux. L'économie américaine reprendra quand il le *sentira*. « Les faits », bien sûr, l'aideront à prendre sa décision. Il écouterait, peut-être les épidémiologistes, peut-être le docteur Fauci. Peut-être. Mais il écouterait plus encore son « instinct ». Celui qui le pousse depuis des semaines à vanter sur tous les tons l'hydroxychloroquine, « court-circuitant le processus scientifique à l'instinct, de façon virale », selon Jeffrey Flier, ancien doyen de la Harvard Medical School.

Il y a là-dedans la volonté de rassurer les sacro-saints marchés dont la santé le soucie au moins autant que celle des Américains. Mais il y a plus. Un rejet du réel au nom d'une autre vérité, immanente. Une sacralisation du corps présidentiel. La confiance en l'instinct d'un homme plutôt qu'au savoir des autres. Notre rationalité mise au défi.

Trump n'en est pas à son coup d'essai. En octobre 2018, interrogé sur le dérèglement climatique, il avait lancé : « Mon oncle était un grand professeur à MIT pendant des années. Dr John Trump. Et je n'ai pas parlé de ce sujet particulier avec lui, mais j'ai un instinct naturel pour la science. » Et dans un autre domaine, géopolitique celui-ci, en mai de cette même année, avant de rencontrer Kim Jong-Un, il savait qu'il serait en mesure de s'assurer du sérieux du leader nord-coréen, « dès la première minute, je le saurai. C'est ma touche personnelle, mon truc. C'est ce que je fais ». Depuis qu'il s'est installé à la Maison-Blanche en janvier 2017, le président républicain agite son instinct comme son principal atout pour prendre les bonnes décisions. Dès mars, Trump avait annoncé la couleur dans une longue et décousue interview accordée à *Time Magazine* : « Je suis très instinctif. Et il se trouve que mes instincts me donnent raison. » Celui qui l'a conduit au sommet, en politique comme dans les affaires (enfin, à en croire ce qu'il affirme haut et fort).

Donald Trump c'est l'homme seul, guidé par son infallible instinct, c'est John Wayne en shérif dans *Rio Bravo* ne suivant que son instinct contre toute la ville qui lui conseille de céder aux riches malfrats. Trump avait été si fier d'être soutenu par la fille aînée de l'acteur en 2016 lors de la primaire du parti républicain. Le candidat avait alors déclaré : « Je suis un grand fan. C'était quelqu'un d'exceptionnel. On a besoin de force dans ce pays. Car actuellement, il n'y en a plus. » Obama, lopette intellectuelle, amoureux de sa propre voix, donneur de leçons, qui prend le temps de la réflexion avant d'agir !

De force et d'instinct, les deux valeurs fonctionnent ensemble. Car c'est du corps qu'il s'agit. Le corps de l'Amérique, masculin, au grand air, mû par le bon sens, qui repousse toutes les frontières.

Cachez ces livres que vous ne devez pas savoir lire ou écrire. De Theodore Roosevelt, l'auteur d'une vingtaine de livres et délicat amateur de poésie, ne devait demeurer que le cowboy écrasant les trusts et chassant les éléphants et les ours. Donald Trump, lui, n'a pas à faire semblant de ne pas être intellectuel. Sur ce point, au moins, il est d'une inattaquable sincérité.

Les présidences viriles, incarnées pour la plupart par des présidents républicains, ne s'embarrassent pas des arguties des intellectuels, ceux qui, selon Dwight Eisenhower en 1954, « utilisent plus de mots que nécessaires pour dire ce qu'ils savent ». Ce même Eisenhower n'avait fait qu'une bouchée de ce pauvre Adlai Stevenson, un intellectuel que les républicains avaient moqué : « tête d'œuf ! ». L'anti-intellectualisme affiché comme une vertu par l'Administration Eisenhower se fracassa bientôt sur un engin spatial envoyé par les Soviétiques. Spoutnik provoqua un choc salutaire. Soudainement, les salaires des enseignants avaient été revalorisés, les chercheurs avaient trouvé des financements et des diplômés de Harvard avaient vu s'ouvrir les portes de la Maison-Blanche. L'anti-intellectualisme avait conduit au retard de l'Amérique. L'instinct, la force et, j'oubliais, le bon sens, la sainte trinité populiste s'était fracassée sur le mur du réel. Le Covid-19 peut-il être à l'Amérique de Trump ce que Spoutnik avait été à celle d'Eisenhower ? Le coronavirus est un puissant crash-test pour la culture de l'inculture.

Pourtant, bien vite, parce qu'il n'avait pas disparu, l'anti-intellectualisme refit surface. En octobre 1964, lors de la campagne présidentielle de Barry Goldwater, Ronald Reagan, encore cowboy de western hollywoodien pour les Américains, prononça un grand discours en faveur du candidat conservateur : « Soit nous croyons en notre autonomie, soit nous abandonnons la révolution américaine et nous avouons qu'une petite élite intellectuelle installée dans une lointaine capitale peut mieux planifier nos vies que nous ne le pouvons pour nous-mêmes. » Voilà que les intellectuels étaient rejetés du roman national américain. Haro sur ces ennemis de l'intérieur !

C'est à peu près à ce moment-là qu'un grand historien américain, Richard Hofstadter, s'attaqua à la puissance de l'anti-intellectualisme aux États-Unis. Dans ce classique des sciences politiques, je découvre un texte écrit en 1926 par Hiram W. Evans, le Sorcier Impérial du Ku Klux Klan, qui était alors un mouvement patriotique de masse comptant entre cinq et huit millions de membres dans tout le pays. Dans ce livre présentant les objectifs du KKK, Evans oppose « la grande masse d'Américains de l'ancienne souche pionnière » aux « libéraux intellectuellement malhonnêtes », « désaméricanisés ». Puis il précise : « Le Klan

ne croit pas que le fait qu'il soit émotionnel et instinctif, plutôt que froidement intellectuel, est une faiblesse. Toute action vient de l'émotion plutôt que de la ratiocination. Nos émotions et les instincts sur lesquels elles sont basées ont été introduits en nous depuis des milliers d'années ; bien plus longtemps que la raison n'a eu sa place dans le cerveau humain. »

L'emprunt à la tradition revivaliste des évangéliques américains du XIX<sup>e</sup> siècle qui avaient eux aussi érigé l'ignorance en vertu est évident. En Amérique, la culture, le savoir et la réflexion éloignent du Christ comme de l'action virile : l'instinct et l'anti-intellectualisme pour le salut de l'âme et de la nation dont la présidence inculte, virile et messianique de Reagan aura été l'expression chimiquement pure. George W. Bush, puis Donald Trump s'inscriront ensuite dans cette tradition, dont on a montré la profondeur de l'héritage historique.

L'instinct parfois se fracasse sur le réel. Ne subsiste alors que la sidération.

Je repense à Richard Nixon suant et hébété, qui prononce son dernier discours avant, dans un geste christique, de monter dans son hélicoptère : « Je n'ai jamais été un lâcheur. Quitter mes fonctions avant la fin de mon mandat va à l'encontre de tous les instincts de mon corps. »

**THOMAS SNÉGAROFF**

---

1. Richard Hofstadter, *Anti-intellectualism in American Life*, 1963.

*Le Covid-19 peut-il être à l'Amérique de Trump ce que Spoutnik avait été à celle d'Eisenhower ? Le coronavirus est un puissant crash-test pour la culture de l'inculture.*

THOMAS SNÉGAROFF

THOMAS SNÉGAROFF EST HISTORIEN ET CHRONIQUEUR SUR FRANCE INFO ET SUR FRANCE 5 DANS L'ÉMISSION C POLITIQUE. IL EST L'AUTEUR, ENTRE AUTRES, D'UNE BIOGRAPHIE SUR JOHN F. KENNEDY (2017) ET DE *STAR WARS. LE CÔTÉ OBSCUR DE L'AMÉRIQUE* (2018) CHEZ ARMAND COLIN.

17 AVRIL 2020